

Les versets suivants vont dans le même sens : « De l'affection naît le souci..., du plaisir..., du désir amoureux..., de la soif... » (213-216). Et cela, jusqu'à la libération intégrale.

On sait qu'il n'est ni possible ni souhaitable de définir le *nirvâna*, sinon en termes négatifs : c'est, littéralement, « l'extinction » de la souffrance ou du mal-être obtenue par l'extinction progressive — comme d'un feu qui n'est plus alimenté — de la convoitise ou de la répulsion ainsi que des illusions. On peut donc s'attendre à ce que s'apaisent progressivement les innombrables peurs provoquées et entretenues par notre convoitise sans cesse renaissante et par nos perceptions illusoire du monde, d'autrui et de nous-mêmes. Celui ou celle qui devient capable de voir sans trouble la réalité telle qu'elle est — à savoir : fragile, fugace, impermanente — remporte la victoire sur la peur et l'inquiétude :

Celui qui a mis en fuite le Roi de la Mort et son armée, tel un courant puissant qui emporte une digue de frères roseaux, celui-là est victorieux, il s'est dompté lui-même. La peur ne reviendra plus jamais. Il atteint le but suprême, ainsi qu'une parfaite fermeté (*Theragâthâ* ou *Chants des Anciens* VII).

« Le *nirvâna* est absence de crainte » (*Therigâthâ* ou *Chants des Anciennes*, p. 512). Celui ou celle qui se libère des images illusoire du moi, des constructions artificielles de l'ego, devient par là capable d'aider autrui à entrer dans son propre chemin de libération. Libre à l'égard de soi et du monde, le Bouddha est digne de la confiance que des disciples pourront mettre en lui. Délivré de la peur et de toute appréhension, il peut faire le don de l'absence de peur (*a-bhaya-dâna*) à tout être — homme ou animal — qu'il croise sur sa route ou qui s'approche de lui. Le sage en effet est à même de répondre sans pusillanimité comme sans zèle indiscret. Il offre protection et sécurité. Il inspire confiance. Le sage authentique n'est pas celui qui « multiplie les paroles » : « pacifique, sans haine, sans peur, c'est lui qui a le nom de sage » (*Dhammapada* ou *Stances de la Loi* 258). Autrès de lui, on peut, selon l'expression traditionnelle, trouver ou « prendre refuge ».

Cette disponibilité et cet accueil s'expriment par le geste (*mudrâ* : littéralement, le « sceau ») du « don de l'absence de crainte » : la main droite levée, paume ouverte vers celle ou celui

qui s'approche. Nous avons là un des gestes fondamentaux qui scandent l'histoire de l'iconographie (hindoue et) bouddhique, à travers les siècles et dans la diversité des cultures.

Ce don — on peut également traduire par « offrande » ou « aumône » — exprime la compassion bouddhique, vertu ou disposition inséparable de la sagesse. Ainsi, pour prendre un exemple proche de notre thème, si le Bouddha allait méditer seul dans les profondeurs terrifiantes de la forêt, ce fut sans doute d'abord pour affronter ses propres peurs et s'exercer à les surmonter ; par la suite, bien qu'il n'en éprouvât plus le besoin, ce fut pour exhorter ses disciples à faire de même. Ce qui animait le Bouddha, c'était la compassion pour ceux qui viendraient après lui.

Le rugissement du lion

Dans l'enseignement dit de « *la Pointe de l'Étendard²* », le Bouddha rappelle aux moines que, lors des guerres entre les dieux et les démons, le prince des dieux exhortait ses troupes :

« Si vous les dieux, mes seigneurs, êtes engagés dans la bataille et que vous éprouviez crainte, tremblement ou horreur, regardez alors la pointe de mon étendard : la crainte, le tremblement ou l'horreur que vous éprouvez disparaîtra ».

Toutefois, si les moines, disciples du Bouddha, s'avisent de regarder la pointe de l'étendard des dieux, ils n'auraient pas la garantie d'être débarrassés de leur peur :

Quelle en est la raison ? Le prince des dieux n'est pas libre de désir, n'est pas libre de haine, n'est pas libre d'erreur : il est donc craintif, tremblant, anxieux et lâche.

Si donc les moines se trouvent seuls en forêt ou dans une maison vide et qu'ils éprouvent crainte, tremblement ou horreur, ils seront mieux avisés de concentrer leur pensée sur le Bouddha, sur ses enseignements et sur sa communauté :

Quelle en est la cause ? Le Bouddha, ô moines, est un saint correctement et pleinement éveillé ; il est libre de désir, libre de haine, libre d'erreur : il n'est donc ni craintif, ni tremblant, ni anxieux, ni lâche.

2. Trad. E. Lamotte dans L. SILBURN (dir.), *Le Bouddhisme*, Paris, Fayard, 1977, 82-84.

Les commentateurs broderont sur ce thème : le Bouddha est intrépide et plein d'assurance. C'est que personne ne peut mettre en doute la qualité de son Éveil, sa victoire sur les stratagèmes de Mâra le tentateur, sa capacité à conduire les êtres jusqu'à la destruction de la souffrance. Son assurance est « absence de doute, absence de crainte, non-recul de la sagesse... » Dans les grandes assemblées, le Bouddha « pousse le rugissement du lion ». Mais, tandis que la voix du lion est rude et inspire la crainte de la mort, celle du Bouddha est douce et rend libre : « quand le Bouddha rugit, c'est pour abolir la crainte de la mort³ ».

Plus tard, dans le cadre du bouddhisme du Grand Véhicule (*Mahâyâna*), la foi confiante et l'invocation du nom des *bodhi-sattvas* (Êtres d'Eveil) mettent à l'abri de toutes sortes de dangers. De là, d'innombrables formules de louange et d'imploration : « Hommage, hommage à l'Être d'Éveil, au Grand Être, qui fait don de l'absence de crainte ! »

Diverses écoles du Grand Véhicule développeront le thème de la compassion active et inventive du Bouddha (ou des Bouddhas) à l'égard des êtres esclaves des convoitises et des peurs, prisonniers du cycle interminable des renaissances. Le péril le plus grave, l'illusion majeure réside en ceci : nous sommes, selon la célèbre parabole contenue dans le *Sûtra du Lotus*, comme des enfants qui jouent dans une maison en flammes, inconscients du danger. Leur père, image du Bouddha, trouvera les « moyens habiles », les « expédients » utiles pour les amener à quitter ce piège mortel. Le Bouddha intervient de cette manière

...car il est père de l'ensemble des mondes, ayant de longue date mis fin, sans qu'il en restât rien, à la peur, à la désolation, au chagrin, à l'ignorance, à la ténèbre, ayant réalisé en leur incalculable totalité le savoir et la vision, les puissances, l'absence de crainte ; (...) il réunit totalement les expédients et la perfection de sagesse, de grande compassion et de grande commisération, il ne connaît jamais la fatigue ; constamment en quête de bien, il dispense à tous ses bienfaits (trad. J.-N. Robert).

3. E. LAMOTTE, *Le Traité de la Grande Vertu de Sagesse de Nâgârjuna*, t. III, Louvain, Institut Orientaliste, 1970, 1567-1604.

« Je n'ai plus de craintes et n'en inspire plus aux autres »

Revenons à présent sur le versant hindou. Plusieurs des thèmes évoqués jusqu'ici se retrouvent de manière originale et vigoureuse dans l'œuvre de Kabîr (15^e-16^e s.). Appartenant peut-être à une caste de tisserands récemment convertie à l'islam, cet artisan de Bénarès se situe cependant davantage dans la tradition des yogîs shivaïtes de l'Inde du Nord... tout en invoquant son Seigneur sous le nom de Râm ! C'est que Kabîr semble se servir très librement des noms, des images et des symboles qu'il rencontre, pourvu que cela l'aide à exprimer son expérience et chanter ses convictions.

Plus d'une fois, Kabîr s'était heurté à l'indifférence voire à l'hostilité :

Je n'ai trouvé personne à qui je puisse parler sans crainte,
Celui à qui j'ouvre mon cœur, il me frappe à mort !
(*Kabir Granthavali*, trad. Ch. Vaudeville, 43.6).

Ce qui, selon lui, dissipe la crainte et même l'angoisse, c'est d'abord de reconnaître le jeu mystérieux du devenir qui bientôt s'abolit dans l'Absolu. Malgré la date tardive, on pourrait détecter ici de lointains échos de la vacuité bouddhique :

Qui meurt ? qui naît ? qui donc obtient le ciel ou l'enfer ?
Les cinq éléments sont issus de l'Inconnaissable,
ensemble ils ont habité,
Puis ils se sont séparés et l'être s'est résorbé dans l'Absolu,
toute différence et tout désir étant abolis (...)
A l'origine, rien que l'espace, à la fin, rien que l'espace,
au milieu, rien que l'espace, ô Frère,
Dit Kabîr : qui donc est victime du karman ?
Vaine est votre crainte !
(*Au cabaret de l'amour*, trad. Ch. Vaudeville, n° 106).

Le plus souvent, cependant, si Kabîr peut se dire « sans crainte », c'est qu'il « adore l'Unique » (*Granthavali* 1.23) et prononce sans cesse le Nom de son Seigneur :

Répète le Nom de Râm, ô Insensé,
écoute mon conseil, ô mon Frère,
Seul, le Nom délivre de la crainte,
dit le pauvre tisserand Kabîr (*Au cabaret de l'amour*, n° 16).

Cette confiance lui donne de faire l'expérience de la « mort vivante » : il s'agit, sans attendre que survienne la mort, de mourir à soi et d'éprouver ainsi la vie et la joie. De façon mystérieuse, cette épreuve transforme aussi les relations entre les humains :

La Mort, pour moi, s'est changée en Râm,
La souffrance s'est évanouie, j'ai trouvé paix et joie,
Mes ennemis se sont changés en amis,
Les impies sont devenus des hommes justes et bienveillants.

Cette mort vivante ne se produit pas cependant sans un « retournement », un « rebroussement » de tout notre être :

Mon esprit s'est « converti », et il a revêtu l'éternité,
Et j'ai reçu l'intelligence à l'heure où, vivant, je suis mort !
Dit Kabîr, je suis entré dans la Joie parfaite,
Je n'ai plus de craintes et n'en inspire plus aux autres.
(*Au cabaret*, n° 110).

« Ô Mère, par la grâce d'un regard... »

Des thèmes proches se retrouvent, avec une sensibilité bien différente, chez Râmprasâd, un poète bengali du 18^e siècle, né dans la caste des médecins. En cette période troublée, alors que l'empire musulman de Delhi s'effrite et que l'influence britannique s'affirme, la région est dévastée par les guerres, les pillages, la famine. Râmprasâd est un dévot de Kâlî, la Déesse Noire, la Grande Énergie, la Mère de l'univers, qui crée les mondes et les engloutit dans une danse éternelle de vie et de mort. Vouant à la Mère une foi confiante et passionnée, Râmprasâd se jette à ses pieds. Ces pieds qui « abolissent » ou « bannissent la peur » (la formule revient comme un refrain) sont, en Inde, le lieu de l'adoration et de la grâce, du refuge et de la protection.

A qui confier ma peine ?
Renonçant à tout,
je me couche en prière à tes pieds
qui abolissent la peur (*Chants à Kâlî*, trad. M. Lupsa, 7).
Si à tes pieds Tu me donnes refuge,
à tes pieds je demeurerai,
ainsi à chaque instant,
à tout péril j'échapperai (*Chants à Kâlî*, 9).

Cela n'empêche pas Râmprasâd de méditer sur le voisinage déroutant, l'alchimie mystérieuse de la vie et de la mort :

« Ton nom abolit la peur de la mort. »
Le temps (*kâla*) t'aurait-il fait oublier
cette parole de Kâla [= Shiva],
que te voilà devenue Celle-qui-fait-peur ?
Prasâd dit : Qui peut comprendre ton jeu, ô Mère ?
Ta vraie nature est bien de protéger,
mais aussi de détruire,
ô Toi qui à la fois me fais vivre et mourir ! (*Chants à Kâlî*, 13).

La confiance reprend bientôt le dessus :

Tu trembles, ô mon esprit ?
Pourquoi t'alarmer ?
Ne crains pas la tempête,
il n'y a point de tempête.
Avec le nom de Durgâ pour barque, faisons voile !
(*Chants à Kâlî*, 32).

La Mère n'est-elle pas une « forteresse imprenable » (*durgâ*) ?

Répète sans cesse le nom de Durgâ
et tes angoisses prendront fin ;
dans l'Eveil, il n'est point de peur (*Chants à Kâlî*, 85).

Râmprasâd peut donc se tenir « sans crainte devant les eaux profondes » (111). Il renouvelle son imploration confiante :

Ô Mère, à ceux qui ont recours à Toi,
Donne refuge à Tes pieds !
Toi qui par la grâce d'un regard
abolis l'angoisse de la Mort
et nous fais traverser l'Océan de ce monde (113).

L'utopie du roi renonçant

Tout semble s'être passé jusqu'ici comme si la protection contre les périls et la guérison de la peur se jouaient dans la pure intériorité du méditant ou dans la relation de dévotion confiante qui se tisse entre l'adorateur et son Seigneur. Cela suffirait-il à

garantir la satisfaction des besoins élémentaires de l'existence individuelle, familiale, collective : nourriture, logement, territoire, défense contre les ennemis de l'intérieur et de l'extérieur... ? Sur ce plan, si les rituels et les sacrifices se sont révélés trop courts, la méditation ou l'adoration n'apportent pas davantage de solution efficace.

La clef, selon la tradition indienne, se trouve dans la fonction royale. Il revient au roi de défendre le territoire, d'assurer l'ordre intérieur, de rendre la justice, d'organiser la production des richesses et la distribution des ressources. L'épée du roi terrorise l'ennemi, son « bâton » brandit la menace du châtiment. La personne royale n'est-elle pas constituée des énergies violentes de plusieurs divinités ? Si le roi fait régner la paix, protège le faible, s'il fait lui aussi le « don de l'absence de crainte », ce n'est donc pas sans recours à la violence voire à la terreur. Dans le mythe, la Divinité assume en personne des fonctions royales ; dans l'idéologie, la personne royale se pare d'un prestige divin. Pour autant, la violence semble incontournable, irréductible.

Il est certes permis de rêver d'un roi renonçant ou d'un renonçant royal. Ne sera-ce toujours qu'un rêve ? Ou, si l'on préfère, une utopie : le « règne de Râma » ou, dans un autre contexte, la paix des temps messianiques ? Plus que toute autre, la figure de Gandhi, aux yeux d'un grand nombre, a paru incarner cette conjonction du roi et du renonçant, cette coïncidence du pouvoir et du service désintéressé, de la non-violence et du courage intrépide, de la liberté intérieure et de la libération de toute peur⁴. Quelles formes nouvelles l'utopie pourrait-elle inspirer aujourd'hui ou demain, en Inde et dans le monde ?

*
* * *

L'esclavage de la peur, la victoire sur la peur, la promesse d'une libération, l'assurance et l'intrépidité qui animent ceux qui se sont entendu dire « Ne craignez pas ! » : tout cela traverse

4. Voir C. THOMAS, *L'ashram de l'amour. Le gandhisme et l'imaginaire*, Paris/Lille, 1979.

la vie et la spiritualité chrétiennes, de la Bible à nos jours. Chaque chrétien(ne) pourra relire cette histoire (et sa propre histoire), sans qu'il soit nécessaire de la rappeler ici longuement. Il arrive en outre qu'un hindou ou un bouddhiste, à propos de ce thème, perçoive quelque chose de cet héritage chrétien et suggère une convergence.

Ainsi, le moine bouddhiste vietnamien Thich Nhat Hanh imagine

... le Bouddha et Jésus assis ensemble en train de prendre le thé. Le Bouddha se tourne vers Jésus et lui dit : « Mon cher frère, ne trouves-tu pas qu'il est plus difficile aujourd'hui d'être direct, sans peur et d'aider les gens à comprendre et à aimer ? » (...) Jésus ne connaissait pas la peur et il était très direct. Ce maître avait une immense capacité d'aimer, de guérir et de pardonner...⁵

Un moine bouddhiste thaïlandais, d'autre part, commente la venue du Fils de l'Homme en des temps de grande frayeur (Lc 21,25-28) :

Tout ce qui est dit là en forme littérale peut être interprété en forme symbolique et spirituelle. Toutes ces terreurs provoquées par les divers cataclysmes sont apaisées par la venue de Jésus. Au sens spirituel, cela concerne tout ce mal intérieur qui est dans le cœur ; dès que Jésus paraît, ils sont libérés, la peur s'évanouit : Jésus les aide à vaincre tout ce qui est cause de peur dans leur cœur, de sorte que même le jour de jugement et de châtement ne fait plus peur.

C'est qu'en effet, « la foi est l'instrument de la libération : lorsqu'il y a la foi, finie la peur, la crainte⁶. »

Enfin, un lecteur bouddhiste de la *Règle de saint Benoît* observe :

Le chapitre de saint Benoît sur l'humilité se termine de manière merveilleuse par une discussion sur « cet amour de Dieu

5. Thich NHAT HANH, *Bouddha et Jésus sont des frères*, Gordes, éd. du Relié, 2001, 140.

6. Vén. BUDDHADĀSA, *Un bouddhiste dit le christianisme aux bouddhistes*, Paris, Desclée, 1987, 137-138.

qui, dans sa plénitude, chasse dehors toute crainte » (7.20). Ceci entre fortement en résonance avec la compréhension bouddhiste du sentiment de bienveillance aimante, qui est l'antidote de la peur. Le Bouddha a enseigné pour la première fois la méditation de la bienveillance aimante à un groupe de moines qui étaient harcelés par des esprits inamicaux. Ces esprits créaient des sons et des visions effroyables qui terrifiaient les moines. Quand ces derniers commencèrent à pratiquer la bienveillance aimante, non seulement leur propre peur disparut, mais les esprits furent pacifiés...⁷

Le « don de l'absence de crainte » devient ainsi un motif parmi d'autres⁸ de chercher ensemble et de se laisser provoquer les uns par les autres sur le chemin.

Jacques SCHEUER, s.j.
rue de la Houe, 1
BE-1348 Louvain-la-Neuve

La pensée et la spiritualité indienne offrent, quand on les explore par leurs versants hindou aussi bien que bouddhique, des ressources souvent inaperçues en Occident : être délivré de la peur et « faire don de l'absence de crainte » à tout être vivant, n'avoir plus de crainte et n'en inspirer plus aux autres, voilà qui suggère, notamment dans la figure du « renonçant royal », des résonances avec la tradition chrétienne qui peuvent nous provoquer.



7. J. Goldstein dans P. HENRY (dir.), *Le Dharma de Saint Benoît*, Huy, éd. Kunchab, 2002, 34-35.

8. Une douzaine d'autres thèmes sont explorés dans notre essai *Un chrétien dans les pas du Bouddha*, Bruxelles, Lessius, 2010.

La récente assemblée mondiale des Supérieures générales

Du 7 au 11 mai 2010, l'assemblée plénière de l'U.I.S.G. (Union internationale des Supérieures générales) a rassemblé, dans la Ville éternelle, 850 Supérieures générales venues du monde entier. Placé sous l'ombre tutélaire de saint Jean de la Croix et de l'expérience de dérélition exprimée dans son poème de la Source — « Je la connais, la source qui jaillit et se répand, mais c'est de nuit » —, la réflexion a porté sur les aspects mystiques et prophétiques de la vie religieuse. Ce thème s'était imposé de lui-même à travers le retour des consultations préparatoires. Par une invitation toute biblique à laisser l'obéissance s'illuminer par un engagement confiant dans une pratique obéissante, Soeur Maureen Cusick, Religieuse de Notre-Dame de Sion, présidente, a ouvert les deux journées et demie d'approfondissement animées par des invités extérieurs.

Le Père Ciro Garcia, Carme déchaussé, a cherché à mettre en lumière les liens qui unissent mystique et prophétie dans un rapport de l'éternité à l'histoire qui implique une dynamique de maturation et de purification de la personne, par « l'altération » que provoque le surgissement de Dieu dans sa vie. Ainsi la consécration est-elle impensable en dehors de la mystique, et la mission ne peut-elle s'établir hors de l'imitation existentielle de la vie de Jésus à travers ses conseils évangéliques, mais aussi, son identité prophétique. L'enveloppement mutuel de la mystique et de la prophétie conduit à aborder les nouveaux aréopages de la mission en y inscrivant un style de vie particulier, plutôt qu'en les traitant comme champs d'action objectivés. Ce style de vie comporte une quadruple dimension mystique : *l'intégration personnelle de la foi par l'écoute de la Parole* doit retentir dans et par *l'expérience concrète* de la vie et engendrer ainsi le *témoignage*. Cette « personnalisation » de la foi permet dans la prophétie de créer la communion à partir de l'exil, « sortie de soi », et

d'ainsi contribuer à un surcroît d'humanité pour tous, dans des petits signes qui toujours brillent plus par la charité qui les anime que par leur impact quantitatif. De là peut surgir l'espérance et la louange qui la nourrit.

Soeur Judette Gallares, Sœur du Cénacle, a poursuivi la réflexion en nous conduisant auprès de Lydie, femme convertie au christianisme (Ac 16), pour essayer de mieux comprendre l'existence de la mystique à travers le processus de conversion permanente. Tout commence et recommence toujours par l'expérience de l'obscurité, de la confusion, du manque. Celle-ci est comme le revers en creux du désir (mystique) que chacun est appelé à réveiller et qui ne peut s'exhausser qu'en consentant à la grâce de la conversion et à l'inspiration qui l'accompagne. Celles-ci ne pourront se déployer dans la personne que par le temps offert à la contemplation et à la prière, en vue d'une intégration personnelle qui devient réponse à une vocation. Cette réponse comporte une part « d'insu » : ce sont les autres qui qualifient quelqu'un de prophète. On ne saurait s'attribuer à soi-même un tel statut.

C'est pourtant à bon droit qu'à l'intérieur d'une tradition spirituelle aussi ancienne et variée que celle de la vie religieuse, une tonalité à dominante prophétique peut être repérée et reconnue comme structurante. Soeur Liliane Sweko, Sœur de Notre-Dame de Namur, a pu ainsi montrer comment bien des témoins inspirés prophétiquement par leur foi ont pu « illuminer les ténèbres » de leur monde et de leur temps. Dénonçant les injustices pour mieux annoncer le Juste, ces témoins ont dû renoncer à leur sécurité tout en dépassant leurs intuitions personnelles pour, en quelque sorte, « faire communauté ». Aujourd'hui, il revient aux congrégations de travailler le terreau humain des vocations reçues afin d'assurer les conditions d'accueil de cette grâce prophétique que le Seigneur continue de faire à son Église pour le monde : la formation humaine et spirituelle et le travail en réseaux, y compris pluriconvictionnels, sont plus que jamais d'actualité.

L'intervention du rabbin Arthur Green, intitulée « une théologie de l'empathie » a développé la vision universaliste et profondément anthropologique de la « kabbale néo-hassidique » (cette sorte de tradition orale des pieux du judaïsme) qui repose

précisément sur le refus de tout anthropomorphisme pouvant enfermer l'Être divin dans des préjugés culturels. L'identité ne saurait être figée, mais au contraire se définit par ses relations avec les personnes et le monde, pour se déployer ainsi quasi à l'infini, dans un désir d'aimer tout homme et toutes choses à la lumière de l'Être divin qui embrasse l'univers et le temps.

Enfin, avec l'éloquence qu'on lui connaît, le P. Bruno Secandin, de l'Ordre des Carmes, a repris l'ensemble de la réflexion à partir de l'expérience du Prophète Jérémie. Intitulée « La branche d'amandier et la marmite qui bouillonne » (cf. Jr 1, 11-13), sa communication a invité, en temps de crise et d'écroulement de quelques grands repères ecclésiaux — vie religieuse y compris — à redécouvrir l'incandescence de l'expérience originelle, le temps de la fragilité mais aussi du bouillonnement des audaces propres aux « kairoï » (temps propices) de (re)fondation. La polysémie de la parole prophétique s'enracine dans l'expérience mystique, expérience intérieure de l'Autre qui « altère » sans cesse l'identité jusqu'en son cœur et nous pousse à cheminer avec les autres, dans l'Église et dans le monde. De ce point de vue, conclut le P. Bruno, les personnes consacrées et spécialement les religieuses, ont quelque chose de spécifique à offrir autour des scandales pédophiles dans l'Église, afin de dépasser les questions de stricte justice et d'entrer dans une forme d'empathie en quelque sorte « rédemptrice ».

Ces longues et denses journées de réflexion et de partage ont ensuite laissé la place à des discussions portant sur différents domaines d'actualité. Certes, les tourments actuels de l'Église y étaient présents, en ce compris la visite apostolique en cours aux U.S.A. auprès des congrégations religieuses, évoquée à de multiples reprises dans le registre du « vécu douloureux », à côté de la question toujours bien vive de la place et du ministère des femmes dans l'Église. Ces malaises latents n'ont cependant pas empêché un bel enthousiasme, encore manifesté par les rapports ou projets d'engagement de l'U.I.S.G. au niveau mondial.

Les relations concernant les projets en cours en partenariat avec des organismes de la Curie romaine ou d'autres instances parfois séculières laissent entrevoir un travail de fond, difficile

mais ô combien nécessaire aujourd'hui, concernant en particulier la triade indissociable justice-paix-intégrité de la création, la lutte contre la traite des êtres humains, l'accompagnement de ceux qui sont touchés par le Sida — à l'extérieur comme à l'intérieur des instituts — et la présence des consacrés sur le réseau virtuel (internet). Le projet nouveau de solidarité avec le sud Soudan, en collaboration avec l'Union des Supérieurs Généraux, invite quant à lui à « embrasser l'imagination de Dieu ». Face aux catastrophes humanitaires et aux imaginaires socio-religieux qui parfois les engendrent, il ne faut certes pas recourir à moins ! Ce fut là comme une conclusion bien logique de cette session admirablement menée et organisée, dont les orientations finales, comme les conférences d'ailleurs, sont désormais disponibles sur le site de l'U.I.S.G. Enfin, un nouveau comité directeur (2010-2013) a été installé, avec Sœur Mary Lou Wirtz (Sœur franciscaine des Sœurs des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie, USA) comme présidente.

✠ B. CARNIAUX, o.praem.
Abbaye Notre-Dame de Leffe
BE-5500 Dinant

Chronique d'Écriture Sainte

Ancien Testament et Judaïsme

Par rapport aux trente ouvrages de l'an dernier, la moisson de cette année est plus réduite, mais reste de qualité : seulement dix envois des éditeurs constituent la matière de cette chronique 2010. Celle-ci sera divisée de la manière suivante : deux introductions à l'Ancien Testament, d'un genre et pour des destinataires tout à fait différents (I) ; quatre « commentaires » sur une péricope (Gn 1-4 ; Gn 25-36), un livre (Isaïe), ou un thème (l'identité) bibliques (II) ; un livre sur l'histoire d'Israël (III) ; et enfin, trois livres concernant, d'une manière large, le judaïsme (IV).

I

La première introduction à l'Ancien Testament, bien que réunissant des exégètes patentés (G. Couturier, H. Tremblay, W. Vogels, etc.), s'adresse — par sa taille (une centaine de pages en format poche) et son contenu (une série de 25 questions élémentaires) —, à des néophytes ou à des débutants¹. Elle est, en fait, la retranscription de questions posées par des internautes et des réponses qui y sont apportées par les biblistes du site québécois de pastorale biblique : www.interbible.org. « Quel est l'origine du mot 'bible' ? Qui a écrit le Pentateuque ? En quoi la Bible dit-elle vrai ? sont quelques-unes de ces questions dont la réponse excède rarement trois à quatre pages. Une occasion d'offrir un cadeau et peut-être encore mieux, de (faire) découvrir cet excellent site canadien, cousin du www.bible-service.net français.

À un tout autre niveau et pour un public totalement différent (les étudiants et les chercheurs en théologie), les éditions Labor et Fides rééditent, en la complétant et en la mettant à jour, leur imposante *Introduction à l'Ancien Testament* (1^e édition en 2004)². Du côté des compléments — et, tout à la fois, de l'ouverture œcuménique —, la nouveauté la plus immédiatement visible est la cinquième partie (environ 70 p.),

1. INTERBIBLE, *La Bible : l'Ancien Testament* (coll. 25 questions), Montréal, Novalis, 2009, 11 × 18 cm, 107 p., 13 €.

2. T. RÖMER – J.-D. MACCHI – C. NIHAN (éd.), *Introduction à l'Ancien Testament* (coll. Le Monde de la Bible, 49), Genève, Labor et Fides, 2009, 15 × 22,5 cm, 902 p., 45 €.

intitulée « L'Ancien Testament des Églises d'Orient », qui présente, sous la plume de Michael Langlois et de David Hamidovic, certains des livres utilisés dans cette seule tradition orientale : 3-4 Maccabées, 3-4 Esdras, Jubilés, Hénoch, Testament des douze patriarches. À l'autre extrémité du livre, une brève histoire d'Israël et de Juda — des origines à Bar Kokhba (en 70 p. également) — due à Jean-Daniel Macchi et à Arnaud Sérandour, vient enrichir les chapitres introductifs. Enfin, quelques chapitres ont été ajoutés : une présentation des lois du Pentateuque (O. Artus), une introduction générale à la littérature sapientiale (T. Römer), un chapitre sur les apocalypses juives (C. Nihan). Les autres chapitres ont été révisés en fonction des récents développements de la recherche et leur bibliographie a été mise à jour. Au total, soixante-cinq contributions prises en charge par vingt-deux spécialistes, les plus sollicités étant Macchi (12 articles), Römer (8 + la préface générale), Nihan et Knauf (5 chacun), Uehlinger et Imbaza (4 chacun). Conçu comme une introduction historique et critique aux textes fondateurs de la civilisation judéo-chrétienne, cet instrument de travail, qui est déjà reconnu comme un classique, tâche « de comprendre chaque livre non seulement dans sa cohérence interne, mais aussi, et surtout, en fonction de l'histoire de sa composition ainsi que du contexte historique dans lequel il a été rédigé » (p. 12). Étant donné la diversité des auteurs (et donc des points de vue) et la prise en compte honnête de nombreux débats exégétiques, il ne faut pas s'attendre à y trouver une présentation synthétique et arbitrairement unifiée du monde vétéro-testamentaire. On en ressortira, par contre, avec une idée claire et une information actualisée de la situation et des enjeux de la recherche pour chaque livre et pour chaque grand ensemble du corpus biblique.

II

En suivant l'ordre des livres canoniques, je commence cette seconde section par un petit livre de Philippe Abadie, professeur à la faculté de théologie de l'Institut Catholique de Lyon, sur Gn 1-4³. Ce cahier est, en fait, la mise en forme de notes de cours et garde des traces de son origine didactique et orale. Tout au long de la lecture, l'auteur ne cache pas sa dette surtout à l'égard de Paul Beauchamp, mais il reconnaît aussi les influences de Marie Balmay, d'André Wénin et de Louis Panier parmi d'autres, ce qui, à l'instar du titre (*Liberté blessée*), en souligne l'orientation non seulement théologique, mais aussi anthropologique et existentielle. Le texte de la Genèse donné en traduction est souvent structuré

3. P. ABADIE, *Liberté blessée. La genèse de l'humain dans les récits de Gn 1 à 4*, Lyon, Profac, 2009, 15 × 20,5 cm, 391 p., 18 €.

ou recourt — de manière pratique, mais parfois visuellement un peu lourde — à différents styles typographiques pour en souligner les articulations et les principes d'organisation. Plus d'une fois, ce texte est comparé avec les mythes du Proche-Orient ancien, mais aussi éclairé par l'exégèse juive ou patristique. Hormis l'ouverture finale (« Relire Caïn après la Shoah »), la partie la plus originale se trouve sans doute dans le commentaire de Gn 4 (chapitre 3 : « Qu'as-tu fait de ton frère ? ») où Abadie — s'inspirant notamment de la thèse non publiée de l'un de ses doctorants (José Moko, *Le mythe caïnite : une figure symbolique de la violence. Lecture de Gn 4, 1-26*) — compare les options narratives et théologiques du TM et de la LXX. Mais l'ensemble est avant tout conçu pour être un guide de lecture précis et, en cela, il remplit parfaitement son office.

Si la question de la fraternité arrive au terme de l'analyse d'Abadie (avec Gn 4), elle est au centre de toute la thèse de Lévi Ngangura Manyanya⁴. Cette dissertation doctorale défendue à la faculté de théologie protestante de l'Université de Genève, en février 2007, est consacrée en effet toute entière à un couple de jumeaux (Jacob et Esaü) parmi les plus célèbres de la Bible et à leur relation conflictuelle. Le parcours de l'auteur, aujourd'hui professeur d'Ancien Testament à la faculté de théologie de l'Université Libre des Pays des Grands Lacs (Goma, R.D. du Congo) est clairement esquissé aussi bien dans la table des matières que dans la préface que lui a accordée son directeur de thèse, Albert de Pury. Ce parcours se compose de sept étapes. Comme de coutume dans ce genre d'exercice, tout débute par un « État de la recherche sur le cycle de Jacob en Gn 25-36 » (chap. 1, p. 22-44). Le deuxième chapitre (« Jacob et Esaü dans la version canonique de Gn 25-36 », p. 45-70) s'intéresse à l'organisation narrative de cette unité littéraire et à l'image du couple Jacob-Esaü qui s'y dévoile pour en conclure d'une part, que l'ensemble est loin d'être homogène (voir, par exemple la place de Gn 26, de Gn 34 ou encore, la reprise de Gn 27,41-28,9) ; d'autre part, que l'intrigue centrée presque exclusivement sur le personnage de Jacob est construite de manière à disculper Jacob et à dénigrer Esaü. Pour utiliser les mots mêmes d'Isaac, on perçoit bien dans ce chapitre que « la voix est celle de Jacob, mais les bras sont ceux d'Esaü » (Gn 27,22). Autrement dit, sous une approche apparemment synchronique et canonique se cachent en fait un intérêt et une perspective, certes légitimes, mais décidément historico-critiques. Sur cette base, les deux chapitres suivants qui constituent le centre de la thèse, sont consacrés à l'analyse de la version sacerdotale (chap. 3, p. 71-153) et non sacerdotale (chap. 4, p. 154-266) du cycle de Jacob et à l'examen de la fonction de la fraternité dans chacun

4. L. NGANGURA MANYANYA, *La fraternité de Jacob et d'Esaü (Gn 25-36). Quel frère aîné pour Jacob ?* (coll. Actes et Recherches), Genève, Labor et Fides, 2009, 15 × 22,5 cm, 165 p., 25 €.

de ces documents antérieurs. Sans entrer ici dans les débats techniques autour de la nature, de la datation et de la fin de P, certaines conclusions laissent toutefois entrevoir la difficulté de l'opération. Ainsi Ngangura reconnaît-il honnêtement : « il faut admettre que le récit sacerdotal de l'histoire de Jacob, sous la forme où il a été préservé dans le texte canonique, ne peut pas se lire, à certains endroits, sans l'appoint occasionnel du matériel non sacerdotal » (p. 81). Les résultats s'énoncent ainsi : « La première tendance à disculper Jacob vient de l'auteur sacerdotal. C'est lui qui expurge des pans entiers du cycle de Jacob pour ne laisser dans son écrit que le squelette du cycle [...] En outre, le rapport entre Jacob et sa famille n'est émaillé par aucun événement négatif ou douteux. Jacob est présenté comme un fils obéissant, donc un modèle (Gn 28,1-9*). Sa relation avec Esaü est aussi empreinte d'une grande sérénité, puisqu'aucune note polémique ne s'y laisse déceler [...] Visiblement l'auteur sacerdotal a supprimé dans l'histoire de Jacob tout ce qui pouvait nuire à la bonne réputation de l'ancêtre Jacob ; tous les épisodes, hauts en couleurs, généralement conflictuels, qui caractérisent la geste de Jacob et qui, autrefois, avaient choqué certains milieux prophétiques sont évités (Os 12 ; Jr 9,3) » (p. 151-152). La datation de cet auteur sacerdotal à l'époque de la construction du second Temple illustrerait, par ailleurs et en opposition à la conception exclusiviste du Deutéronome ou d'Esdras-Néhémie, l'idéologie pacifiste d'un écrivain défendant l'idée d'une grande famille abrahamide réconciliée et en bonne entente avec ses voisins.

Dans la version non sacerdotale, beaucoup plus difficile à identifier et davantage obtenue par soustraction (est « non sacerdotal » ce qui n'est pas « sacerdotal »), la fraternité « est construite sur l'itinéraire de la fuite et du retour de Jacob. Sur cet itinéraire, Jacob apparaît d'abord comme un personnage exclu de sa famille (clan) à la suite de ses querelles avec son frère Esaü [...], qui s'en va ensuite à Harrân où il a survécu à son bannissement en trouvant accueil dans la famille de Laban. C'est là, ensuite, que Jacob réussit à fonder une nouvelle famille (clan) autonome qui finit par revendiquer la reconnaissance et l'autonomie en vue de se fixer dans son propre territoire (Gn 31*) [...] La cohérence interne entre ces trois volets de l'histoire de Jacob est très manifeste et remonte à une unité originelle racontée dans le cadre d'une geste du patriarche » (p. 262-263). Quant à la datation de cette histoire primitive, elle dépend à la fois de la conception globale que l'on a de la formation du cycle de Jacob et de la place que l'on accorde au poème d'Os 12. Pour Ngangura, on pourrait, sans exclure des remaniements ultérieurs, imaginer une rédaction de l'histoire de Jacob au sanctuaire de Béthel, dans l'ancien royaume du Nord, autour des années 720. Après avoir examiné les échos du conflit entre Jacob et Esaü dans le reste de la Bible hébraïque (chap. 5, p. 267-297), puis dans la littérature juive extra-canonique (chap. 6, p. 298-340), le chapitre 7 (p. 341-352) referme l'enquête en proposant

une synthèse et un bilan théologique qui va jusqu'à intégrer une relecture du thème de la fraternité à partir du contexte africain. Même si l'on ne partage pas toutes les hypothèses de l'auteur quant à l'histoire du texte biblique, on lui saura gré d'avoir scruté ce texte avec patience et passion pour y trouver de quoi comprendre et inventer les chemins difficiles de la fraternité.

Dans la collection « Connaitre la Bible », Henri Vallançon, membre de l'Institut Notre-Dame de Vie, publie son mémoire de maîtrise sur le livre d'Isaïe⁵. À la suite d'exégètes de plus en plus nombreux (B. Childs, C. Seitz..., et tout récemment encore J. Ferry), il reconnaît la place centrale des chapitres 36-39 (// 2R 18,13-20,19) racontant la délivrance miraculeuse de Jérusalem et souvent considérés par le passé comme un « appendice historique » ; avec beaucoup, il cherche à lire ce livre selon sa forme et sa cohérence finales (C. Seitz, D. Janthial, etc.) ; avec quelques-uns (B. Gosse, etc.), il conçoit l'unité de ce livre autour de l'idée de salut. Sur ces prémisses et suite à une brève présentation du contexte historique, il formule ainsi son projet : « Après avoir étudié les chapitres 36-39 [1^e partie], nous reprendrons par grands ensembles, les chapitres qui précèdent, puis ceux qui suivent [2^e partie], pour voir comment tout le texte isaïen est polarisé par cette expérience historique vécue par Isaïe, Ézéchias et leurs contemporains en 701 » (p. 15). La logique « narrative » du livre d'Isaïe peut se schématiser de la manière suivante : Le prophète du VIII^e siècle a annoncé bien à l'avance à ses contemporains que leur conduite ne pouvait manquer de mener le peuple à la catastrophe. L'histoire, par la main de l'envahisseur assyrien, lui a donné raison puisque le territoire et la population ont progressivement été réduits jusqu'à un petit reste réuni à Jérusalem autour de son roi. Au moment où tout semble perdu (siège de Jérusalem) et dans un dernier sursaut de foi de la part d'Ezéchias, Dieu intervient pour mettre en déroute l'envahisseur et libérer non seulement la ville, mais tous les peuples que l'Assyrie opprimait. Le livre d'Isaïe s'élabore ainsi tout entier à partir de la lecture et de l'interprétation théologique de cette expérience historique inouïe, mais aussi sur la potentialité d'un texte déjà reconnu comme Écriture sainte, d'interpréter, à la lumière de cet événement, l'histoire postérieure ; laquelle, en retour, permet de déployer de nouvelles possibilités de sens et de mieux comprendre ce qui s'est passé en 701. Un livre qui porte le nom d'Isaïe (« Dieu sauve ») ne peut certainement pas être étranger à une telle interprétation spirituelle de l'histoire qui se déploie en théologie du salut.

Je termine cette section par un volume d'hommage offert à Jacques Briend (professeur émérite et ancien doyen de la faculté de théologie de

5. H. VALLANÇON, *Le livre d'Isaïe. Histoire d'un salut, théologie du salut* (coll. Connaitre la Bible, 55), Bruxelles, Lumen Vitæ, 2009, 15 × 21 cm, 80 p., 10 €.

l'Institut Catholique de Paris) sur le thème bien actuel — et pas seulement en France — de l'identité⁶. Les dix-huit contributions de ce volume émanent, pour la moitié d'entre elles, de ses (ex-)collègues de la « Catho » de Paris (O. Artus, J. Asurmendi, P. Bordeyne, J. Ferry, D. Noël, M. Quesnel, S. Ramond, C. Tassin). Deux anciens membres de la Commission biblique pontificale (W. Beuken et M. Girard) — dont Briend a fait partie de 1991 à 2001 — et quelques confrères belges, français ou suisses (P. Abadie, J.-M. Carrière, G. Defois, J.-D. Macchi, E. Puech, T. Römer, A. Schenker, J. Vermeyleylen) associés comme le récipiendaire au projet de la TOB se sont également joints à l'entreprise. La diversité de ces contributeurs nous renseigne déjà sur le parcours intellectuel de l'impétrant et sur sa polyvalence. La matière du volume se répartit ainsi : douze articles sont consacrés à l'Ancien Testament, Bible grecque y compris, un concerne Qumrân, et deux le Nouveau Testament. Deux ouvertures conclusives, sont ménagées par Marc Girard (« Jérusalem en tant que pôle identitaire dans l'un et l'autre Testament », p. 355-378) et Mgr Gérard Defois (« Comment poser la question de l'identité en théologie dogmatique et en théologie pratique ? », p. 379-396). L'ensemble est précédé d'une introduction générale au thème, rédigée par Philippe Bordeyne (« Identités, langages et expérience de Dieu », p. 9-17), lequel dégage bien les lignes de forces du présent ouvrage. *Primo*, dans la Bible, la construction de l'identité s'opère dans une interaction entre des identités différenciés. Thomas Römer, dans son article sur la double origine mosaïque et patriarcale d'Israël (« La naissance du Pentateuque et la construction d'une identité en débat », p. 21-43) illustre particulièrement bien ce point. *Secundo*, la diversité des langages de l'identité n'exclut pas l'élaboration d'une unité spécifique, même si cette identité spécifique pose parfois problème comme cherche à le montrer, par exemple, Jacques Vermeyleylen (« Le rejet des nations comme clef de l'identité d'Israël dans l'ensemble Josué-Rois », p. 85-114). *Tertio*, la pluralité des identités et des langages témoigne d'une expérience de Dieu originale. On peut ici renvoyer à l'article de Claude Tassin (« Le livre des Actes en quête d'une identité chrétienne 'scripturaire' », p. 313-334). Sans pouvoir rendre justice à l'apport de chacun, on espère que cette brève présentation et l'intérêt du thème retenu suffiront au moins à motiver la lecture de ce bel hommage.

III

Pour des raisons fort diverses (progrès de l'archéologie et de ses outils ; évolution de l'exégèse et contestation de la suprématie de la

6. O. Artus – J. Ferry, *L'identité dans l'Écriture. Hommage au professeur Jacques Briend* (coll. Lectio Divina, 228), Paris, Cerf, 2009, 13,5 × 21,5 cm, 404 p., 42 €.

méthode historico-critique par l'analyse narrative ou par ce qu'on appelle, plus largement, la « nouvelle critique » ; changement de paradigme en histoire de l'Antiquité avec les travaux de savants comme M.I. Finley, A. Momigliano, J.-P. Vernant, P. Veyne ; existence de l'État d'Israël et situation politique au Proche-Orient ; etc.), la question complexe du rapport de la Bible à l'histoire — ou pour être plus précis, l'articulation entre archéologie, exégèse et histoire — semble être (re)devenue, après une relative accalmie, objet de nombreux débats entre spécialistes (maximalistes, minimalistes, crypto-minimalistes, etc.). Elle s'est, en tout cas, réinvitée sur la scène publique avec la parution de livres comme ceux de Israël Finkelstein et Neil Asher Silberman (*La Bible dévoilée. Les nouvelles révélations de l'archéologie*, Paris, 2002 ; également en DVD) ou de William G. Dever (*Aux origines d'Israël. Quand la Bible dit vrai*, Paris, 2003), aux titres français tout à la fois significatifs et habilement commerciaux. Mais, passé le titre et la quatrième de couverture aussi aguichants soient-ils, que peut l'honnête homme lorsqu'il doit trancher entre deux reconstructions différentes du passé qui s'appuient pour l'une, sur la destruction de la strate VI A de Meggido en l'an 1000 et pour l'autre, en 930 ? Trop souvent, ce n'est pas l'information qui lui fera défaut, mais ce sont les clefs d'interprétation qui lui manquent. Là résident le principal intérêt et l'utilité du livre de Philippe Abadie⁷, lequel fit d'ailleurs ses premiers pas en archéologie et en histoire sous la conduite de Jacques Briand. Tout en n'hésitant pas à avancer ses propres hypothèses historiques et exégétiques, l'auteur s'attache surtout à fournir des éléments pour formuler correctement les questions et pour, éventuellement, tenter de construire une réponse. Ainsi, l'introduction et les trois premiers chapitres (chap. 1 : « Les termes du débat », p. 17-34 ; chap. 2 : « Écrire l'histoire à partir de la Bible ? », p. 35-64 ; chap. 3 : « Un juste rapport à l'archéologie », p. 65-94) peuvent être lus comme autant de prolégomènes méthodologiques. L'auteur y retrace à la fois une brève histoire de l'archéologie proche-orientale, dresse l'inventaire des sources épigraphiques et monumentales disponibles pour écrire l'histoire d'Israël, invite — en réfléchissant au rapport entre Bible, histoire et vérité — à distinguer entre intentionnalité historique des auteurs bibliques et quête moderne de l'historicité, entre histoire « normale » et histoire « inventée » (pour reprendre les termes de M. Liverani sur les positions duquel Abadie s'aligne assez souvent) et enfin, discute les apports et les limites des positions de Finkelstein. Dans les trois derniers chapitres (chap. 4 : « Salomon, grand roi ou chef de clan ? », p. 95-116 ; chap. 5 : « La division en deux royaumes ? », p. 117-163 ; chap. 6 : « Les Omrides, véritables créateurs du royaume d'Israël ? », p. 165-194)

7. P. ABADIE, *L'histoire d'Israël entre mémoire et relecture* (coll. Lectio Divina, 229), Paris, Cerf, 2009, 13,5 × 21,5 cm, 240 p., 19 €.

dont on se gardera toutefois bien d'oublier qu'un point d'interrogation ponctue chaque titre, Abadie applique ses principes et examine, davantage en exégète qu'en historien, les points de frictions actuels (le cas des patriarches, de l'exode ou de la conquête semblant, pour la majorité des critiques, définitivement réglé). Même s'il ne fournit pas toutes les solutions, l'ouvrage, avec ses appendices et sa bibliographie raisonnée, peut sans aucun doute aider le lecteur de la Bible à sortir de certaines impasses.

IV

Le livre de Sylvaine Lacout⁸ est le fruit d'un double engagement de l'auteur : son engagement dans la communauté des Béatitudes, laquelle a fait de la célébration du shabbat un des piliers de sa vocation et de son expression liturgique ; son engagement dans les études, puisque l'ouvrage reprend en grande partie le contenu d'un mémoire de maîtrise en théologie présenté à l'Institut catholique de Paris en 2005 sous la direction de Jesus Asurmendi et portant sur une herméneutique chrétienne du shabbat. Le titre (*Le shabbat biblique*) est trompeur puisque l'ouvrage, beaucoup plus ambitieux, aborde non seulement l'histoire de cette institution depuis ses origines obscures jusqu'à l'époque contemporaine (chap. 1) mais traite aussi du passage du shabbat au dimanche (chap. 2), du shabbat dans l'Ancien Testament (chap. 3), du shabbat de Jésus comme accomplissement (chap. 4), du shabbat comme auto-révélation de Dieu (chap. 5) et enfin, du shabbat comme art de vivre (chap. 6). Outre les informations habituelles et nécessaires à la présentation d'un tel sujet, ce parcours qui ne permet pas toujours d'éviter les redites témoignera de son originalité surtout dans l'essai de lecture théologique et chrétienne que propose l'auteur à partir du chapitre 4 et à la lumière de théologiens comme Jürgen Moltmann, Karl Rahner ou Hans Urs von Balthasar. On sera quelque peu surpris de ne trouver aucune bibliographie (et encore moins d'index) dans une telle étude appartenant à une collection qui ambitionne pourtant de se nommer « Theologia ».

Autre regard chrétien sur la tradition d'Israël, celui que porte Pierre Lenhardt dans son deuxième recueil d'articles publié chez « Parole et Silence » (pour le tome I, voir VC 79, 2007, p. 227-228)⁹.

8. S. LACOUT, *Le shabbat biblique. Temps pour Dieu, repos de l'homme, respect de la création* (coll. Théologia, 4), Nouan-le-Fuzelier, Éditions des Béatitudes, 2009, 15,5 × 23,5 cm, 191 p., 15 €.

9. P. LENHARDT, *À l'écoute d'Israël, en Église, tome II* (coll. Essai du collège des Bernardins, 5), Paris, Parole et Silence, 2009, 15 × 23,5 cm, 222 p., 20 €.

Comme le premier volume, celui-ci regroupe également sept articles, parus dans diverses revues (dont quatre dans le périodique désormais éteint et quasiment introuvable *Les Cahiers de Ratisbonne*) et dans un ouvrage collectif, entre 1992 et 1999. Sans qu'il soit nécessaire de redire, comme dans ma précédente recension, les mérites d'une telle entreprise, je signale simplement ici les sujets abordés, par les titres de chapitre qui sont assez explicites : « La miséricorde divine dans la tradition d'Israël » (chap. 1, p. 15-33) ; « L'eschatologie dans la liturgie d'Israël » (chap. 2, p. 35-56) ; « La valeur des sacrifices dans le judaïsme d'autrefois et d'aujourd'hui » (chap. 3, p. 57-77) ; « La tradition d'Israël sur la Présence divine (*Shekinah*) dans le Temple et dans le monde éclaire la foi chrétienne en l'incarnation » (chap. 4, p. 79-100) ; « Le renouvellement (*hiddush*) de l'alliance dans le judaïsme rabbinique (chap. 5, p. 101-146) ; « Trois chemins : Emmaüs, Gaza et Damas » (chap. 6, p. 147-189) ; « L'importance des sources juives pour un chrétien » (chap. 7, p. 191-214). Dans l'introduction qu'il rédige pour mettre en perspectives ces différentes contributions, P. Lenhardt distingue celles qui mettent en lumière le patrimoine commun aux chrétiens et aux juifs de celles qui pointent vers la nouveauté radicale apportée par Jésus-Christ. Sous les explications parfois un peu contournées de sa démarche (un va-et-vient du christianisme au judaïsme), on ne peut s'empêcher d'entrevoir aussi la souffrance de celui qui a dû, plus d'une fois, avoir à se justifier devant les accusations de trop « judaïser » ou, ce qui revient au même, de ne pas assez honorer, dans sa recherche, la nouveauté chrétienne. C'est là, sans doute, le sort réservé à tous les pionniers.

Je termine cette chronique par un livre de Maurice-Ruben Hayoun¹⁰, philosophe spécialiste du judaïsme médiéval et de la *Haskalah* et écrivain (assez ?) prolix (plus de cinquante ouvrages à son actif). En fait, ce livre assez touffu sur Abraham aurait pu tout aussi bien se trouver dans la section II (commentaires) ou dans la section III (Histoire d'Israël) de ma chronique puisque la moitié de son propos (chap. I à IV, p. 5-146) analyse les textes bibliques ou concerne des questions d'exégèse et que l'ouvrage tout entier s'ouvre par cette phrase : « Toute la problématique de ce livre sur le patriarche Abraham tourne autour de son historicité ou de sa non-historicité » (p. 5). Mais l'auteur n'est ni exégète, ni historien du Proche-Orient et cela l'oblige souvent à fournir une information de seconde main pas toujours bien maîtrisée, même si elle se recommande d'autorités renommées (A. de Pury, T. Römer, J. van Seters, G. von Rad, etc.). Par exemple, sur la question de l'historicité, on ne voit pas toujours clairement où l'auteur — qui utilise, pour en parler, les catégories de « vision théologique de l'histoire », d'« histoire du salut », d'« archétype

10. M.-R. HAYOUN, *Abraham : un patriarche dans l'histoire*, Paris, Ellipses, 2009, 16 × 24 cm, 336 p., 28 €.

de l'identité d'Israël » — veut en venir avec ses différentes affirmations : « Quand on parle de l'historicité d'Abraham [...], on relève *simplement* que les récits bibliques le concernant, ne décrivent pas nécessairement un seul être dont l'existence historique est avérée, mais plusieurs individus dont les qualités sont venues enrichir les siennes en s'y superposant, un peu à l'image d'un palimpseste dont toutes les strates seraient visibles » (p. 15) ; « Il y a de fortes chances pour que tant la personnalité que l'histoire d'Abraham [...] soient la création littéraire et idéologique d'une époque qui se situe entre les VII^e et VI^e siècles » (p. 66) ; « Abraham a-t-il vraiment existé ? Certainement, mais pas sous cette forme. On a plaqué sur lui tant d'autres personnages, on lui fit incarner tant de vertus [...] que la figure biblique que nous rencontrons dans la Bible est dotée d'une existence supra- ou méta-historique » (p. 311). Comme quoi, le problème est difficile et ne semble en tout cas pas réglé pour tout le monde ! L'ouvrage vaut donc, à mon avis, davantage pour sa seconde partie et c'est la raison pour laquelle il apparaît dans cette section. Hayoun revient à ses domaines de prédilection (la philosophie et la tradition juive) et y présente tour à tour Abraham dans les trois traditions monothéistes (chap. V ; pour le judaïsme : *Genèse Rabba* et le *De migratione Abrahami* de Philon d'Alexandrie), le Dieu d'Abraham et le Dieu des philosophes juifs (chap. VI ; déjà Saadia Gaon, mais surtout Maïmonide et son *Guide des égarés*), Abraham dans la mystique juive (chap. VII ; principalement le *Zohar*), Abraham dans *Crainte et tremblement* de Søren Kierkegaard (chap. VIII) et enfin, Abraham dans le hassidisme (chap. IX). Sans toujours parvenir à éviter les répétitions, l'ouvrage complète et parfois recroise les problématiques abordées par Abraham Ségal dans son *Abraham, enquête sur un patriarche* (Paris, 2003).

✍ D. LUCIANI
3, rue Saint Roch
BE-5530 Godinne

Renseignements bibliographiques

Comptes rendus

Questions

📖 LANDENNE Ph., *Peines en prison, L'addition cachée*, Bruxelles, Larcier, 2008, 14 × 21 cm, 264 p., 22,00 €.

Fort d'une longue expérience d'aumônier de prison, l'A., prêtre jésuite, livre ici quelques réflexions extraites du journal de bord qu'il a tenu à la prison d'Andenne en 2003-2004 : épidémie de décès, grève des surveillants, émeute fomentée par les détenus... Sa sympathie spontanée pour les internés n'occulte ni la détresse des victimes et de leurs familles ni la situation inconfortable du personnel pénitentier, confronté quotidiennement au risque d'agressions verbales (ou même physiques) de la part de détenus, dont un grand nombre souffre d'une fragilité psychologique manifeste, pas toujours suffisamment prise en compte. Il rend hommage aux membres du staff qui, à tous les échelons, ont fait montre d'une grande maîtrise, d'un grand courage et d'un grand cœur. Il plaide les circonstances atténuantes pour les moins compétents et les moins motivés. La vie carcérale (un oxymoron !) se déroule dans un climat de haine. Sont particulièrement stigmatisés : l'introduction subreptice de drogues, parfois frelatées ; le racket ; l'ostracisme envers certaines catégories (les « pointeurs », les « balances »). En annexe, quelques extraits des rapports du Comité européen pour la prévention des traitements dégradants, résultat de deux visites à la prison d'Andenne, avant (2001) et après (2005) les « événements ». Belle préface de Françoise Tulkens ; belle postface de Dan Kaminski. À lire, à méditer, à faire connaître. — P. DETIENNE, s.j.

📖 CHAUDET B. et LECOMPTE D., *Nouvelles croyances, thérapies alternatives : des dérives possibles*, Paris, Éditions du Jubilé (Témoignages), 2008, 12,5 × 19 cm, 224 p., 14,00 €.

Un prêtre et un diacre proposent ici un mini-exposé de diverses pratiques thérapeutiques non traditionnelles qui, bien que se révélant à court terme bénéfiques, comportent des ambiguïtés et risquent de faire sombrer leurs adeptes en de dangereuses « dérives sectaires » : gothisme et satanisme ; spiritisme ; voyance et divination ; chamanisme, attirance

des religions premières ; psychophanie, « communication facilitée » ; ostéopathie fluidique « à distance » ; kinésiologie (test musculaire, récession d'âge)... autant de dangers que les auteurs replacent dans le contexte occulto-ésotérique des nouvelles spiritualités développées dans le New Age. Leur mise en garde est illustrée par divers témoignages de chrétiens providentiellement revenus d'un égarement passager. Référence est faite à *L'expérience interdite*, un ouvrage dans lequel une autre victime, le désormais célèbre P. Verlinde, relate son expérience personnelle de la « méditation transcendante » apprise aux pieds d'un guru hindou. — P. DETIENNE, s.j.

Vie de l'Église

📖 VINGT-TROIS A. (card.), *Évêques, prêtres et diacres*, Paris, Médiaspaul, 2009, 13 × 20 cm, 168 p., 12,00 €.

Le cardinal de Paris reproduit ici une quinzaine de ses interventions récentes (juin 2007 – juin 2009) consacrées au sacerdoce. Certains textes sont adressés à des auditoires spécifiques : évêques, prêtres, diacres, séminaristes. D'autres sont des homélies prêchées à diverses occasions : ordinations sacerdotales ; anniversaire de la mort du Curé d'Ars (+1859)... Butinons-y quelques suggestions. L'importation de prêtres étrangers ne peut suppléer adéquatement la pénurie de prêtres autochtones. La structure de nos communautés chrétiennes va changer : la place du prêtre ne sera plus la même. La radicalité évangélique n'est pas liée à un état de vie ; ce qui est spécifique de la vie consacrée, c'est qu'elle est un signe prophétique. Le pentecôtisme se propage plus facilement que le catholicisme parce qu'il n'a pas de contenu formel. Il y a une demande croissante, dans les Églises orientales, pour des prêtres célibataires. L'A. n'hésite pas à témoigner de sa propre vie ; il a opté pour l'optimisme : « plus de la moitié des mariages durent toute la vie. » Pour tous. — P. DETIENNE, s.j.

📖 RONCALLI A.-G., *Journal de France*, vol. II, 1949-1953, avant-propos G. Alberigo, introduction et annotation E. Fouilloux, Paris, Cerf, 2008, 14,5 × 23,5 cm, 832 p., 84,00 €.

Faisant suite au volume précédemment recensé (*Vies Consacrées*, n°2, 2008, pp. 157), agrémenté comme le premier d'excellentes introductions annuelles et d'un précieux index des noms propres, cet imposant ouvrage voit le Nonce à Paris traverser les années de guerre froide et les prodromes de l'affaire des prêtres-ouvriers, en poursuivant dans son « journal » davantage les notations bonhommes (les réceptions, les multiples voyages, la confession hebdomadaire, les achats de livres

rares...) que la mention de ces formidables enjeux qui cependant ne lui échappaient guère. L'historien y verra se fixer l'aversion de d'Ormesson pour Roncalli, s'interrogera sur la confiance du Nonce en Feltin, remarquera l'accueil par le futur Jean XXIII de l'ouvrage de R. Aubert sur Pie IX ou les questions qu'il se pose au sujet de la béatification possible du P. Dehon... non sans s'amuser de voir le Nonce s'affectionner pour la saga de don Camillo ! L'ouvrage s'arrête à la promotion cardinalice et au transfert vers le siège de Venise. On aimerait lire la suite... — N. HAUSMAN, s.c.m.

📖 LOBINGER F., *Qui ordonner ? Vers une nouvelle figure de prêtres*, Bruxelles, Lumen Vitae (Pédagogie pastorale, n°6), 2008, 15,5 × 23 cm, 124 p., 16,00 €.

Riche d'une expérience acquise dans des communautés chrétiennes sur trois continents, l'A., missiologue, rêve d'une « Église participative » vouée à remplacer de manière permanente le modèle actuel de « ministère providence ». La communauté, autogérée comme à Corinthe au temps de saint Paul, est confiée à une équipe de prêtres bénévoles, mariés, professionnellement occupés. Pour éviter le piège d'un néo-cléricalisme, l'eucharistie est toujours présidée par plusieurs d'entre eux. Un « prêtre animateur », théologiquement bien formé, célibataire, représentant de l'évêque et garant de l'Église universelle, les accompagne, mais il habite en-dehors de la communauté, il n'est pas leur supérieur, ils ne sont pas leurs assistants. Ils sont choisis après une longue préparation dans la communauté et une formation de base dont peut être chargé le prêtre animateur. L'A. étudie de possibles applications en une dizaine de lieux : Brésil, Afrique, Amérique du Nord. Il énumère les difficultés : quel sera le sort des catéchistes en pays de mission ? Qu'advient-il des diacres ? Comment réagiront les femmes engagées dans la pastorale ? Un plaidoyer bien argumenté, pour une solution dont l'A. n'esquive pas les dangers, et qui suppose la suppression du célibat sacerdotal. — P. DETIENNE, s.j.

📖 GIUSSANI L., *Peut-on vivre ainsi ? Une étrange approche de l'existence chrétienne*, Paris, Parole et silence, 2008, 15 × 23,5 cm, 366 p., 25,00 €.

Ce volume est la transcription de conférences données durant l'année 1993-1994, par le fondateur du mouvement « Communion et Libération » à de jeunes adultes prêts à se consacrer dans la virginité. Il y développe, dans une alternance d'exposés et de questions/réponses, les thèmes fondamentaux de la vie chrétienne : foi, liberté, obéissance, espérance, charité... Le texte des catéchèses n'a visiblement pas souffert de corrections, multipliant ici et là les aphorismes sans chercher à les fonder. Il surprend souvent par sa spontanéité (les apartés sur le verre

de bière posé sur la table de l'orateur ne semblent pas servir immédiatement son propos) et par un style volontiers paternaliste (ainsi l'étonnant : « Hegel est clair et abstrait ; mais peut-être ne savez-vous pas qui est Hegel ! », p. 181). Les questions posées gardent donc leur fraîcheur et les réponses qui y sont apportées complètent un tableau pointilliste qui ne révèle son motif qu'avec du recul. — S. WAEFFLER

Vie consacrée

📖 DECOIN D., *Les sentinelles de lumière*, Paris, DDB, 2009, 11 × 21 cm, 96 p., 12,00 €.

Ce livre est en fait une déclaration d'amour. Celle d'un laïc (prix Goncourt 1977) pour la vie consacrée en général et la vie monastique en particulier. Il l'a rencontrée lors d'un pèlerinage familial avec son grand-père et témoigne dans ses lignes d'une belle fidélité. La plume décrit, avec facétie, un itinéraire précautionneux et plein de respect, partant de l'extérieur du monastère de la grande Chartreuse pour rejoindre le secret des âmes consacrées à Dieu, dont l'auteur semble avoir perçu bien des combats. Puis, il achève son propos par un hymne de louange à Celui qui a suscité cet inconcevable monachisme. Signe de l'émerveillement réciproque des vocations variées, l'ouvrage suscite une authentique jubilation. Il a le goût trop rare des bonbons acidulés : une fois terminé, nous en souhaiterions encore. — S. WAEFFLER.

Fondements

📖 PONNOU-DELAFFON A.-M., *Dieu Trinité dans la tradition ancienne*, Paris, Parole et Silence/Cahiers de l'École Cathédrale (Cahier, 84), 2008, 14 × 21 cm, 152 p., 14,00 €.

Prêtre du diocèse de Paris, professeur à la Faculté Notre-Dame, l'auteur nous présente la Trinité comme la vérité fondamentale et le fond de toute vie chrétienne qui reçoit d'elle toute sa spécificité. Affirmer la Trinité, c'est affirmer l'être de Dieu comme Amour. Saint Hilaire l'avait proclamé dans une formule inégalable : « Ils sont un, étant l'un pour l'autre ». Dieu s'est ultimement manifesté sans médiation, dans le mystère de trois personnes. L'auteur retrace les chemins de cette manifestation, d'abord dans l'Ancien et le Nouveau Testament, ensuite dans l'élaboration du dogme trinitaire. Il expose la théologie d'Augustin et celle de saint Thomas d'Aquin. Un chapitre est consacré au « *Filioque* », un autre à la théologie de l'Esprit Saint. En quelques pages, claires et bien structurées, l'auteur nous propose les points essentiels de notre foi en la Trinité, toujours soucieux de nous montrer que la Trinité immanente est

vie, et que dans l'économie, cette Trinité immanente se communique à nous pour nous introduire en son intime communion. Dans ce mouvement, l'auteur accorde une attention particulière au rôle de l'Esprit Saint. — H. JACOBS, s.j.

Spiritualité

📖 BENOÎT XVI, *Pensées sur la Parole de Dieu*, Paris, Parole et Silence, 2009, 11,5 × 19 cm, 112 p., 9,00 €.

Ces 130 courtes citations (d'une dizaine de mots à une demi-page) sont extraites de diverses exhortations (homélies, discours, angelus, catéchèses du mercredi...) de Benoît XVI. Prononcées au cours des quatre premières années de son pontificat, elles sont toutes axées sur la Parole de Dieu, thème du synode des évêques consacré à « La Parole de Dieu dans la vie et dans la mission de l'Église » (2008). Elles sont réparties en neuf sections : la révélation de la Parole divine, incarnée en Jésus ; son écoute, qui se prolonge en obéissance ; son interprétation selon les différents sens ; ses fruits dans la vie du croyant ; sa transmission dans l'annonce et dans la mission ; l'Église, nourrie et renouvelée par la Parole ; la liturgie, lieu privilégié de la lecture et de l'écoute de la Parole ; Marie, dont le Magnificat est tissé de fils vétérotestamentaires ; la « rumination » dans la *lectio divina*. L'ouvrage est enrichi d'un index analytique. — P. DETIENNE, s.j.

📖 AA. VV., *Le message de Lourdes d'hier à aujourd'hui, d'aujourd'hui à demain. Actes du Colloque du Jubilé 2008 (Lourdes, 9-11 décembre 2007)*, Bruyères-le-Châtel/Lourdes, Nouvelle Cité/Notre-Dame de Lourdes Editions (Spiritualité), 2008, 15 × 22 cm, 288 p., 17,00 €.

Parmi les nombreuses publications de l'année jubilaire, les Actes du Colloque de 2007 mériteront longtemps la méditation. On y trouve, dans une première partie, quatre études sur les origines (où les apparitions se trouvent encadrées par le cycle liturgique) ; puis, dans une foisonnante deuxième partie, disposée chronologiquement, une étonnante histoire des « miracles », une vision de Lourdes par les recteurs d'autres sanctuaires (Lorette, la Salette, Fatima, Banneux), puis par les recteurs lourdaïses d'après Vatican II, jusqu'aux témoins d'aujourd'hui, le tout encadré par les belles études de Ch. Touvet d'une part, les aperçus filmographiques d'autre part. Une troisième partie s'intéresse, nouvelle évangélisation oblige, aux questions d'aujourd'hui et indique les résonances de Lourdes jusqu'en Amazonie. Mgr Perrier, qui présidait le Colloque et introduit l'ouvrage, a raison de nous croire aussi passionnés à lire ces pages qu'il le fut à les entendre, puis à les relire. — N. HAUSMAN, s.c.m.

Ouvrages reçus

- BADDE P., *L'autre suaire. Enquête sur le secret de Manoppello*, Paris, Éditions de l'Emmanuel / Éditions du Jubilé, 2010, 368 p., 22,00 €.
- BAUERSCHMIDT Fr., *Les mystiques chrétiens pour aujourd'hui*, Toulouse, Éditions du Carmel (Vie intérieure, 16), 2010, 160 p., 18,00 €.
- BEAUBCEUF S., *La montée à Jérusalem. Le dernier voyage de Jésus selon Luc (9, 51 -19, 48)*, Paris, Cerf (Lire la Bible, 161), 2010, 146 p., 15,00 €.
- BIANCHI E., *Le Notre Père. Un condensé d'Évangile*, Paris, Médiaspaul (Sagesse), 2009, 72 p., 9,00 €.
- CAZEUX J., *L'évangile selon Matthieu. Jérusalem entre Bethléem et la Galilée*, Paris, Cerf (Lectio divina, 231), 2009, 546 p., 40,00 €.
- CENTRE NATIONAL DES VOCATIONS, *Prêtres avec vous, prêtre pour vous (+ 3 affiches + signet de prière)*, Louvain-la-Neuve, Centre national des Vocations, 2010, 28 p., 2,00 € (+1,00 € + 0,05 €).
- CHARLES DE FOUCAULD et ABBÉ HUVELIN, *20 ans de correspondance entre Charles de Foucauld et son directeur spirituel. 1890-1910. Présentation et mise en texte Jean-François Six et Brigitte Cuisinier*, Bruyères-le-Châtel, Nouvelle Cité (Spiritualité), 2010, 448 p., 23,00 €.
- DANNEELS G. (card.), *Messagers de la joie. Prêtres, qui sommes-nous ?*, Namur, Fidélité, 2010, 104 p., 9,95 €.
- DE CLERMONT-TONNERRE É.T., *Marie de la Trinité. Union à Dieu et filialité. Mystique et épreuve*, Paris, Cerf (Épiphanie), 2010, 256 p., 20,00 €.
- DE LAVAUR P.-A., *Lettres à sa famille. Dans l'intimité du « Saint de Toulouse »*, Toulouse, Éditions du Pech, 2010, 396 p., 16,50 €.
- DE SAINT BLANQUAT Fr., *Deux mois chez les tox. Une expérience de vie dans la communauté Cenacolo. Témoignage*, Paris, Éditions de l'Emmanuel, 2010, 144 p., 9,90 €.
- DELORME J. et DONEGANI I., *L'Apocalypse de Jean. Révélation pour le temps de la violence et du désir*, t. I : *Chapitres 1-11* ; t. II : *Chapitres 12-22*, Paris, Cerf (Lectio divina, 235 et 236), 2010, 256 p. et 272 p., 21,00 € et 22,00 €.
- DUFIEF V., *Visages de femmes dans la Bible*, Dijon, L'Échelle de Jacob, 2009, 144 p., 9,50 €.
- FAMERÉE J., HENNEAU M.-É., PARMENTIER É. et REIJNEN A.-M., *Le christianisme est-il misogyne ? Place et rôle de la femme dans les Églises*, Bruxelles, Lumen Vitae (Trajectoires, 22), 2010, 124 p., 16,00 €.
- FLEINERT-JENSEN F., *La prière fondamentale. Entretiens sur le « Notre Père »*, Genève, Labor et Fides (Essais bibliques, 46), 2010, 160 p., 18,00 €.
- FREY P., *Une expérience spirituelle avec saint Jean Eudes*, Paris, Éditions de l'Emmanuel, 2010, 144 p., 12,00 €.
- GEOFFROY M.-Ch. et COQUE C.-É., *Prier 15 jours avec sainte Jeanne de Chantal*, Bruyères-le-Châtel, Nouvelle Cité (Prier 15 jours avec, 136), 2010, 128 p., 12,50 €.

- GONON Fr., *L'étude de l'Écriture Sainte, âme de la théologie morale. Les chemins ouverts par Henri de Lubac, Paul Beauchamp et Jean-Marie Hennaux*, Paris, Parole et Silence / Collège des Bernardins (Essai), 2010, 408 p., 30,00 €.
- JEAN DE LA CROIX, *La montée du mont Carmel*, prés. et trad. F. Aptel, M. Caniou et M.A. Haussière, Paris, Cerf (Sagesses chrétiennes), 2010, 480 p., 32,00 €.
- JEANGUENIN G., *Guérir des blessures de l'âme avec saint François de Sales*, Paris, Éditions de l'Emmanuel, 2010, 160 p., 14,00 €.
- JÉRÔME, *Les hommes illustres*, Paris, Migne (Les Pères dans la foi, 100), 2009, 224 p., 17,00 €.
- JOURDAN Chr., *Foi, espérance, amour chez saint Paul. Aux sources de l'identité chrétienne*, Paris, Cerf (Lire la Bible, 163), 2010, 192 p., 19,00 €.
- KESHAVJEE Sh., *Une théologie pour temps de crise. Au carrefour de la raison et de la conviction*, Genève, Labor et Fides (Lieux théologiques, 41), 2010, 232 p., 24,00 €.
- ANNE KHOUDOKORMOFF-KOTSCHOUBEY et sœur ÉLISABETH (éd.), *Élisabeth de Russie. Moniale, martyre et sainte*, Bruxelles, Lessius (Au singulier, 19), 2010, 256 p., 19,50 €.
- MAHIEU-DE PRAETERE M. et MARTINOT G., *La Viale. Un lieu pour naître*, Namur, Fidélité, 2009, 120 p., 11,95 €.
- MARGUERAT D., *Réception du paulinisme dans les Actes des Apôtres*, Louvain, Peeters (Bibliotheca Ephemeridum Theologicarum Lovaniensium, 229), 2009, 362 p., 74,00 €.
- MASICLAT P.-D., *Prier 15 jours avec Robert Schuman*, Bruyères-le-Châtel, Nouvelle Cité (Prier 15 jours avec, 137), 2010, 128 p., 12, 50 €.
- MEYER D. et DE BOURQUENEY J.-M., *Le Minimum humain. Réflexions juive et chrétienne sur les valeurs universelles et sur le lien social*, Bruxelles, Lessius (L'Autre et les autres, 12), 2010, 224 p., 19, 50 €.
- MULLIEZ J., *Prier 15 jours avec Thomas More*, Bruyères-le-Châtel, Nouvelle Cité (Prier 15 jours avec, 134), 2010, 128 p., 12,50 €.
- NUTH J., *Cinq amis de Dieu en un temps d'angoisse. Les mystiques anglais du XIV^e siècle*, Toulouse, Éditions du Carmel (Vie intérieure), 2010, 256 p., 26,00 €.
- PAGLIA V., *L'évêque et son diocèse*, Bruxelles, Lessius (La part-Dieu, 14), 2010, 192 p., 17,50 €.
- PEETERS T., *La voie spirituelle des Chartreux*, Paris, Cerf (Épiphanie), 2010, 192 p., 16,00 €.
- PEYROUS B., *Histoire de la spiritualité chrétienne*, Paris, Éditions de l'Emmanuel, 2010, 288 p., 17,00 €.
- POUPARD B. et KAHN J. (dir.), *Lire et prier les Écritures. La tradition monastique de la lectio divina*, Bruxelles, Lumen Vitae (Écritures, 15), 2010, 220 p., 22,00 €.

- PRADÈRE M., *La mission à l'école des saints. Allumer un feu sur la terre*, Paris, Éditions de l'Emmanuel, 2010, 264 p., 19,00 €.
- RENAULT E. o.c.d., *L'influence de sainte Thérèse d'Avila sur Thérèse de Lisieux*, Toulouse, Éditions du Carmel (Carmel vivant, 2009), 208 p., 18,00 €.
- ROUQUETTE J., *Paul au nom de l'unité*, Paris, Médiaspaul, 2009, 320 p., 23,00 €.
- SIFFER N. et FRICKER D., « Q » *ou la source des paroles de Jésus*, Paris, Cerf (Lire la Bible, 162), 2010, 226 p., 20,00 €.
- SIMONNET A., *Pierre Emmanuel, poète du Samedi Saint*, Paris, Parole et Silence (Studium Notre-Dame de Vie), 2010, 176 p., 17,00 €.
- TASSIN Cl., *L'apôtre Paul. Un autoportrait*, Paris, DDB (Théologie à l'Université), 2009, 236 p., 27,00 €.
- UN FRÈRE CARME, *Le jardin clos*, Toulouse, Éditions du Carmel (Carmel vivant, série Eremos, 4), 2010, 160 p., 12,00 €.
- WEDER H., *Présent et règne de Dieu. Considérations sur la compréhension du temps chez Jésus et dans le christianisme primitif*, Paris, Cerf (Lectio divina, 230), 2009, 98 p., 16,00 €.
- WILKINSON P. o.c.d.s., *Trouver le mystique qui est en vous. Le Carmel pour tous aujourd'hui*, Toulouse, Éditions du Carmel (Carmel vivant), 2010, 224 p., 20,00 €.
- WITHERUP R.D., *101 questions et réponses sur Paul de Tarse*, Bruxelles, Lumen Virae (Écritures, 16), 2010, 208 p., 22,00 €.